

Palais Elisabeta. 21 h 30. Fatigué, il est plutôt heureux de retrouver le calme et la fraîcheur du palais. Il a eu la mauvaise idée de dîner une fois encore au restaurant de l'hôtel Bucuresti. Un des vingt serveurs en livrée vaguement blanche et lilas lui a présenté l'habituelle carte avec sa liste interminable de plats. Mais il savait bien qu'il ne pouvait commander qu'une « cotlet la gratar », servie à moitié froide comme d'habitude. Il n'y avait pas plus de quinze clients dans une salle prévue pour en accueillir deux cents. Alors qu'il sortait, il a croisé Saddam dans le lobby de l'hôtel, enfoncé comme toujours dans le cuir d'un épais fauteuil marron, dans l'attente du client. Teint mat, moustache et cheveux noirs – d'où le surnom de Saddam –, tenue de jogging caractéristique des hommes d'affaires louches, le type change des dollars contre des lei au cours du marché noir. Evidemment, c'est aussi un fidèle indicateur de la police afin de pouvoir exercer son trafic en toute impunité.

Dans le parc du palais, il se laisse enivrer par le parfum sucré des tilleuls. Les soirs d'été, cette odeur est tellement forte qu'elle peut incommoder les plus fragiles. Mais lui succombe avec délice à cette sensation jusque-là inconnue. Sa nouvelle vie commence au pied de ces tilleuls. C'est ce qu'il aime se dire en tout cas.

Alors qu'il s'apprête à gagner sa chambre au premier étage, il entend des éclats de voix et des rires dans l'un des salons. Les portes sont ouvertes et il s'approche nonchalamment après avoir salué d'un coup de tête l'un des gardiens du palais qu'il commence à bien connaître. Sans véritablement entrer dans la pièce, il observe la scène et fait immédiatement le lien avec les limousines garées devant le palais et auxquelles il n'avait pas prêté attention. Tout sourire, comme toujours, Ion Iliescu est là, entouré d'une trentaine de jeunes, des étudiants peut-être. Le président, serre des mains, papote à gauche, s'esclaffe à droite. Un peu paralysé, il sait qu'il a en face de lui celui qui a déclenché en janvier, en février et le mois dernier, en juin, les "minériades" au cours desquelles des milliers de mineurs aux ordres et venus de la vallée du Jiu, sont venus casser de l'intellectuel, de l'étudiant, de l'opposant dans la capitale.

Des types du service de sécurité, un peu trop balèzes, discutent avec leur micro épinglé au revers de leur veste. Deux femmes en tailleur noir circulent entre les invités, les bras chargés de plateaux de petits-fours. Un maître d'hôtel s'occupe des boissons. De temps en temps, il saisit quelques propos en anglais. En américain plutôt. Sans doute ces types décontractés qui présentent les jeunes au chef d'Etat. Un pince-fesses roumano-américain. Il ne s'attarde pas trop. Les consignes de l'ambassade sont claires : il doit se faire discret. Tellement discret qu'il séjourne à Bucarest sous un faux nom, et donc avec de faux papiers. Pascal Auriol. Auriol, comme le président. Ou comme l'aviatrice. Pourquoi pas.

Sa chambre n'est pas très grande mais elle est confortable. Sur le bureau, face à la fenêtre, il a aligné quelques livres. Paul Morand, Panait Istrati, Emil Cioran. Il sort de sa poche la clé de l'armoire dans laquelle il range ses cahiers, ses dossiers. Des documents sensibles qu'il ne peut se permettre d'égarer. Il consulte une fois encore son carnet. Touvier, Salembier, Degruson, Hebert, Morel, Bouzigues, Gerometta. Sa tournée avance lentement. Il faudrait qu'il puisse rencontrer deux personnes par jour, mais ce n'est pas très simple. Demain, il doit essayer de voir Aline Legay, la seule femme de sa liste.